

cée, qui se retire un peu tard au degré du critique. « Je ne relève ce point, ajoute-t-il, que parce que l'auteur s'est piqué d'une entière orthodoxie : il n'a pu obtenir tout son charme qu'en y contrevenant¹. »

L'orthodoxie est donc accusée obliquement d'être un obstacle au charme des poèmes. La vérité, c'est qu'elle n'est aucunement blessée dans la scène des *Martyrs*. Rien n'y est dit qui l'offense en quoi que ce soit.

Cette guerre à coups d'épingles, ou à coups d'épée, ne cesse pas. Ici on nous rapporte avec complaisance un passage de Volney, où il est affirmé hardiment que le Christianisme n'a jamais fait une conversion sincère parmi les sauvages d'Amérique². Là on fait intervenir « un des hommes d'Etat les plus considérables de la monarchie autrichienne ». Ainsi enguirlandé, cet autrichien, M. de Ficquelmont, a mission de nous apprendre ce que la Religion est devenue en France, au cours de ce siècle. Naturellement, ce qu'il croit devoir en dire est défavorable; c'est à quoi il doit qu'on soit allé le prendre si loin pour lui donner la parole. A ses yeux donc Chateaubriand a rêvé en vain de relever le catholicisme abattu dans notre pays : « Il a vu les principes du christianisme s'affaiblir chaque jour davantage, et sa voix ne s'est si fort élevée que pour marquer davantage son impuissance³. »

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 18-19.

2. *Ibid.*, t. I, p. 230, en note. — Sainte-Beuve ne peut ignorer que c'est là l'assertion d'un ennemi, et qu'elle ne saurait tenir contre l'évidence des faits.

3. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 424-425, dans les Appendices.

Ceci était écrit à propos des *Mémoires d'outre-tombe* aux environs de 1850.

Or justement, vers cette époque, en 1852, paraissait en France, un ouvrage intitulé *les Intérêts catholiques au XIX^e siècle*. Il était signé d'un français, et qui devait bien connaître l'histoire religieuse de son temps, surtout dans son propre pays, puisqu'il y avait été mêlé sans cesse. Étudiant le dernier demi-siècle écoulé, M. de Montalembert célébrait comme un triomphe le progrès sensible de l'idée chrétienne dans le monde, et spécialement parmi nous.

S'il fallait citer quelqu'un sur ce sujet, peut-être était-il mieux désigné qu'un diplomate allemand, survivant attardé du XVIII^e siècle¹.

Le fait éclatant dont il rendait témoignage frappait d'ailleurs tous les regards, en France du moins. Pour se donner le plaisir de présenter à ses lecteurs une assertion contraire, Sainte-Beuve a dû aller chercher un témoin à l'étranger. Mais l'opinion des Français demeure établie; elle n'a pas varié, il est facile de s'en convaincre.

Ainsi, en 1857, M. Villemain écrivait que l'influence de Chateaubriand a laissé son empreinte « sur presque tous les talents de notre siècle, et que par là même elle a pénétré dans l'esprit du siècle² ».

On voit qu'il faisait remonter au *Génie du Chris-*

1. Le comte de Ficquelmont était né en Lorraine, en 1777. Mais il entra, dès 1793, au service de l'Autriche, prit part à toutes les campagnes contre la France, et servit sa nouvelle patrie, jusqu'à sa mort (1857).

2. *Tribune moderne*, *Chateaubriand*, 1857, p. 535.

tianisme l'honneur du changement survenu dans les idées à l'égard de la Religion.

Quatre ans après, M. de Loménie disait à son tour : « Le respect, non seulement des croyances religieuses, mais des cérémonies et des formes par lesquelles se manifeste le sentiment religieux, a gagné même les plus sceptiques et fait en quelque sorte partie de la tenue d'un homme bien élevé. »

L'auteur rappelait « ce ton d'écolier ricaneur et insolent qui, malgré l'influence de Rousseau, était, au xviii^e siècle, le signe caractéristique et essentiel du bel esprit », tandis que « il classe au-jour-d'hui un écrivain parmi les bohèmes »; et il ajoutait qu'en même temps que l'attitude des adversaires s'était transformée le sentiment religieux lui-même avait pris plus d'empire chez les croyants et s'affirmait avec plus de courage dans les actes comme dans les discours¹.

Plus près de nous, un philosophe qui a tenté des excursions heureuses en littérature, M. Paul Janet, a fait remarquer avec désintéressement que, dégénéré dans le dernier siècle, le Christianisme était remonté dans le nôtre plus haut que jamais. L'Église a beaucoup gagné : « Les mœurs y sont plus pures ; la charité plus puissante ; la science y jette un plus vif éclat, la foi y est entière : elle a retrouvé une jeunesse nouvelle². »

Revenant plus loin sur cette idée, l'écrivain montre les progrès que les doctrines catholiques ont accomplis, au-delà même du cercle des fidèles,

1. *Le Correspondant*, 25 octobre 1861, p. 298-299.

2. *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1890, p. 392-393.

et il en donne une preuve qu'il déclare décisive à ses yeux.

« Pour mesurer », dit-il, « le terrain que Chateaubriand et son école ont fait gagner au catholicisme, il suffit de comparer l'opinion de deux philosophes, de deux libres penseurs, l'un du xviii^e siècle, l'autre du xix^e, l'un et l'autre savants mathématiciens, liés par une affinité générale de doctrines et ne différant que sur un seul point, leur opinion sur le Christianisme... Condorcet et Auguste Comte. » Le premier fait siennes toutes « les déclarations violentes et passionnées », dont les enseignements et les institutions de l'Église étaient alors communément l'objet. Le second « justifie toutes les parties de l'organisation catholique que son prédécesseur a si violemment attaquées ». Il défend l'infailibilité des papes, le célibat des prêtres, le culte des saints, la confession. Il célèbre les services que l'Église a rendus à l'humanité dans la famille, où elle a établi le principe de la fixité par la condamnation nécessaire du divorce, dans la société où elle a véritablement « fait l'éducation morale du genre humain », dans les sciences enfin comme dans les lettres et dans les arts. C'est « l'apologie absolue du catholicisme », entreprise du dehors par un adversaire qui le respecte et l'admire¹.

Nous voilà bien loin du singulier témoignage de M. de Fiequelmont, de ces étranges vues de France qu'il prenait de Vienne ! C'est, on en conviendra, une bien malheureuse idée qu'a eue Sainte-Beuve

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1890, p. 420-423.

de les lui emprunter, pour les donner comme exactes au mépris de la justice et de la vérité¹.

La passion est vraiment une bien mauvaise conseillère.

Dominé par les sens, Sainte-Beuve finit par ne plus croire qu'aux sens. Lui-même en a fait le triste aveu². Sous la coupole de l'Institut, devant ses confrères de l'Académie, il niait ouvertement l'existence de l'âme, ce qui révoltait Montalembert³. Un autre jour, dans un dîner entre littérateurs connus, la conversation ayant fini par tourner vers les choses de l'autre vie : « C'est étonnant », dit un des convives, « comme au dessert on parle toujours de l'immortalité de l'âme. »

— « Oui, répondit Sainte-Beuve, quand on ne sait plus ce qu'on dit⁴. »

Il appartenait par ses idées au XVIII^e siècle, et il

1. Dès 1818, seize ans après le *Génie du Christianisme*, M. de Pradt reconnaissait que les classes élevées revenaient à la Religion. Il l'attribuait à l'ouvrage de Chateaubriand, dont il disait : « Il remit la religion dans le monde et l'y établit sur un meilleur pied que celui où on l'avait tenue; car jusque-là elle marchait pour ainsi dire à la suite de la société, et depuis ce temps elle parut et marcha à sa tête (*les Quatre Concordats*, 1818, t. III, p. 273). — Il ne faut pas oublier que M. de Pradt est hostile au *Génie du Christianisme*. Sainte-Beuve le cite ailleurs et s'autorise de ses idées contre Chateaubriand. Mais les passages qui sont favorables à la Religion dans les ouvrages qu'il lit, Sainte-Beuve ne les voit presque jamais. En revanche, il découvre merveilleusement ceux qui lui sont contraires.

2. « Ah ! » laisse échapper Sainte-Beuve, en se penchant vers moi, « Il faut avoir fait le tour de tout et ne croire à rien. Il n'y a rien de vrai que la ... » volupté. — On est obligé de changer le dernier mot par convenance. — Cela était dit le 20 juillet 1863, à un dîner chez Magny (*Journal des Goncourt*, 1^{re} série, t. II, p. 131); cf. plus haut p. 57.

3. *Journal des Goncourt*, 1^{re} série, t. II, p. 131.

4. *Ibid.*, t. II, p. 104.

s'était promis de le continuer. Ses familiers le savaient bien¹.

Aussi défendait-il volontiers les survivants du parti philosophique, que Chateaubriand rencontra sur son chemin et qu'il jugea sans bienveillance, en homme qui condamnait leur œuvre et tentait de relever ce qu'ils avaient abattu. C'est qu'il se retrouve dans ces hommes du XVIII^e siècle, que la mort a oubliés dans le nôtre. En somme, adversaire de la sincérité religieuse de Chateaubriand, il ne fait que reprendre leur thèse, quoiqu'il la soutienne d'une autre manière et avec un autre talent. Il est resté toujours l'ami de ces écrivains de la *Décade*, « de qui M. Cousin me disait un jour avec son beau geste de hiérophante », raconte M. de Pontmartin : « Affirmez hardiment que c'étaient « de bien pauvres sires. » Ecole à la fois stérile et funeste, comparable à la carcasse d'un feu d'artifice surpris par un orage². »

Voilà en quelle compagnie Sainte-Beuve eût désiré voir Chateaubriand ! Chateaubriand restant le disciple de ceux en qui il avait en effet commencé par saluer des maîtres, les dépassant par les facultés et la renommée, défendant leurs idées avec un éclat qui n'aurait pu qu'en développer l'empire, c'est là ce qu'il aurait voulu, voilà son rêve ! L'aveu lui en est échappé, un aveu net et catégorique, qui ne peut laisser aucune place au doute. Qu'on en juge plutôt !

Il a consacré plusieurs pages de ce qu'il appelle

1. Pons, *Sainte-Beuve et ses inconnues*, in-12, 1879, p. 30.

2. *Le Correspondant*, décembre 1872, vol. IX, p. 244-260.

ses *Chateaubriana*, à « refaire et redresser, après coup, la vie » de Chateaubriand. Il voyait en cela « une dernière manière de le juger et de faire mieux sentir ce qu'il n'a pas été, en n'ayant l'air que de vouloir montrer ce qu'il aurait pu être. »

Or, au point de vue qui nous occupe, s'il avait ressemblé à ce portrait fantaisiste, s'il avait réalisé l'idéal du peintre, Chateaubriand serait revenu, dans le cours de sa vie, au scepticisme de son premier ouvrage. « L'auteur désabusé de *l'Essai sur les Révolutions* aurait reparu peu à peu sous l'auteur vieillissant du *Génie du Christianisme*¹. »

Le même désir perce en un autre endroit : « J'ai l'idée d'un chapitre qui serait : Quel aurait été Chateaubriand si, au lieu de faire le *Génie du Christianisme*, il avait continué dans le sens de *l'Essai*, se développant avec talent, philosophie, entière et pleine sincérité, sans être l'homme d'aucun rôle artificiel et le héraut d'armes d'un parti pris. On peut rêver là-dessus toute une carrière². »

Les deux passages se répondent et se tiennent. De cette esquisse imaginaire, que lui a inspirée son aversion pour le Christianisme, devenue aiguë avec l'âge, il a eu raison d'écrire : « Tel est mon rêve, et le Chateaubriand idéal... que j'aurais voulu³. »

Habemus confitentem.

Cette confession sincère, mais sans repentir, est intéressante et pleine d'enseignements. Elle explique

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 427-431, *passim*.

2. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 337, en note naturellement.

3. *Ibid.*, t. II, p. 431.

les efforts perpétuels et obstinés du critique pour ramener violemment les idées de son auteur à celles qu'il aurait désiré lui voir. Lalande écrivait, dit-on, le nom de tous ses amis dans son dictionnaire des athées. Sainte-Beuve a fait quelque chose d'analogue pour Chateaubriand : bon gré, mal gré, il a fallu que l'auteur du *Génie du Christianisme* figurât parmi les sceptiques ; son commentateur en a décidé ainsi, ne l'aimant pas autrement. En se consultant lui-même, en écoutant ses antipathies et son incrédulité, il s'est fait de Chateaubriand un type auquel Chateaubriand a été contraint de ressembler. Ses commentaires ont pour base un parti pris ; c'est l'évidence même. On voit dès lors quelle justice on peut en attendre, et combien il serait périlleux de s'y fier !

Il a dit lui-même qu'« une influence aimable », celle de M^{me} Récamier, l'avait « tout à fait paralysé » pendant quinze ans, — tant que cette enchanteresse vécut, — qu'elle l'avait empêché de porter sur Chateaubriand un jugement équitable et qui fût vraiment un jugement¹. Cela prouve qu'il n'avait pas profité du conseil de M^{me} Récamier elle-même, qui lui avait donné pour devise : *vouloir plaire et rester libre*. Il prétend bien qu'il fut fidèle à ce programme². Mais c'est une illusion, s'il est vrai qu'il ait sacrifié la liberté de juger à la volonté de plaire.

Croyons-en donc sa parole : le désir d'être agréable ne lui a jamais laissé la *liberté* d'être juste³.

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 17.

2. *Ibid.*, t. I, p. 6.

3. C'est lui qui souligne le mot, *Ibid.*, t. I, p. 17.

En vérité, voilà un jugement bien impressionnable, bien souple... ou bien timide, comme ou voudra ! J'avoue qu'une telle confiance m'émeut et rend ma confiance assez perplexe. Si le plaisir de contenter une « femme gracieuse » a fait écrire à Sainte-Beuve, pendant quinze ans, autre chose que ce qu'il pensait, les lecteurs ne vont-ils pas se croire obligés à une extrême circonspection à l'égard de ce qu'il a pu dire depuis, touchant la religion de Chateaubriand ?

Car il a sur ce sujet, ce n'est pas douteux, des tendances fort nettes, des idées arrêtées, préconçues. Toutes les fois qu'il nous montre, dans l'écrivain, un sceptique déguisé, il est évident qu'il se plaît vivement à lui-même. Or, de se plaire à soi-même, chacun sait bien que c'est un penchant plus vif encore, et qui a une action plus puissante sur la conduite que le désir de plaire à autrui. Dès lors, qui arrivera à nous convaincre que Sainte-Beuve n'a pas été « paralysé » dans la sincérité de ses jugements, pendant les vingt dernières années de sa vie, qu'il s'est trouvé alors plus fort contre lui qu'il n'avait su l'être, durant les quinze années précédentes, contre une aimable influence du dehors ?

Supposons-le même d'une entière bonne foi. Il restera encore, chez lui, le parti pris de l'intelligence, à défaut du parti pris de la volonté. Et de celui-là aussi il convient qu'on se défie, car il aveugle.

Toujours est-il qu'il aide à comprendre, sans la justifier, la guerre injuste que Sainte-Beuve a faite

à la loyauté de Chateaubriand, en ce qui regarde ses sentiments religieux. Son impiété entreprenante, et qui, vers la fin, devenait même fanfaronne¹, trouvait à se satisfaire dans ces attaques. S'il a tant répété que l'auteur du *Génie du Christianisme* n'avait fait que jouer un rôle toute sa vie, s'il a compulsé tant de dossiers, fureté tant d'autographes et si souvent écouté aux portes, pour essayer de l'établir, d'autres raisons l'expliquent sans doute, nous l'avons vu, mais aucune mieux que celle-ci.

*
*
*

Dans une heure de mécontentement, Chateaubriand a écrit que le clergé ne lui a jamais donné sa sympathie ni prêté son appui.

Il y a beaucoup d'exagération dans ce reproche. Le clergé n'a pas sans doute pris son parti en tout et toujours. Il fut de ceux qu'on peut difficilement approuver longtemps et sans réserves. Mais, s'il était arrivé que les ministres de la Religion n'eussent pas montré à son brillant apologiste toute la reconnaissance dont il est digne, il me serait agréable de pouvoir me persuader que, pour ma faible part, je répare aujourd'hui cette injustice, en prenant la défense de sa mémoire contre ses calomnieux.

Au demeurant, je ne dirai que ce que je pense. Si je croyais que l'auteur du *Génie du christianisme*

1. Nicolardot, *Confession de Sainte-Beuve*, 1882, p. 291.

n'a été qu'un Tartufe, à l'imagination éclatante et à la voix harmonieuse, je ne parlerais pas de son hypocrisie en souriant, comme on l'a fait; je la dénoncerais plutôt avec indignation au mépris de tous les honnêtes gens. Mais, en réalité, il est victime, à mes yeux, d'une accusation aussi peu fondée qu'elle est adroite et astucieuse. Et de travailler à en laver son souvenir, c'est une entreprise qui présente peut-être quelque intérêt pour les lettres et pour la Religion, et qui a certainement son charme. Quoi de plus doux que de réhabiliter, si on le pouvait, une grande réputation calomniée?

Cette foi chrétienne qu'il a défendue, Chateaubriand l'avait lui-même dans le cœur. Ce n'est pas un comédien de talent, qui représente un personnage devant le public. C'est un homme d'honneur, excellent en l'art de bien dire, qui, dans l'expression de ses croyances, « se sert de la parole pour la pensée et de la pensée pour la vérité ». Sa gloire est de bon aloi: ce n'est pas une gloire de trétaux.

Le lecteur en jugera.

I

LA CONVERSION DE CHATEAUBRIAND

CHAPITRE I

AVANT LA CONVERSION

§ I. Éducation chrétienne de Chateaubriand. — § II. Influences qui l'éloignèrent de la foi: l'hostilité générale contre le christianisme; la lecture de J.-J. Rousseau; la compagnie des philosophes.

§ I. — L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DE CHATEAUBRIAND

L'auteur du *Génie du Christianisme* n'a pas toujours été un croyant: il a eu besoin de revenir à la Foi, comme la France, qu'il a si éloquemment exhortée ensuite à ce voyage de retour vers la religion de ses pères.

Son berceau avait été pourtant protégé et particulièrement béni par l'Eglise. Il a raconté¹ comment sa nourrice l'avait voué à la Sainte Vierge: il devait être vêtu de bleu et de blanc, en l'honneur de sa céleste protectrice, jusqu'à ce qu'il eût atteint sa septième année. La première chose qu'il ait sue par cœur est un cantique de matelot qu'il entendit plus tard chanter dans un naufrage:

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 25.